

Pour  
Le Matin

1.

Voilà déjà 33 ans, très exactement depuis le jour de 1952 où il a quitté sa Belgique natale pour s'installer à Paris, que Jacques Sternberg, après avoir vu refuser tous ses manuscrits durant 10 ans, navigue et rame au large, à contre-courant des modes, en solex ou dériveur, sur les crêtes de l'humour, de l'insolence, de l'insolite, de la noirceur et de la dérision.

En cours de traversée, il aura épuisé une douzaine d'éditeurs et noirci des dizaines de milliers de pages sous forme de livres (36), articles, chroniques, anthologies, pièces de théâtre ou cinéma sans cesser un instant de se conduire en maquisard des lettres ni surtout renoncer au parti pris sans retenue du torrentiel ou du concis qui lui vaut aujourd'hui de compter autant d'ennemis que de lecteurs fanatiques.

Sous le bonnet marin qui signale au loin sa silhouette sautillante d'éternel gamin tempêteur, voici enfin ce timonier de la dérive, ce géomètre de l'impossible, ce torpilleur d'espérance, ce batteleur du vide et du néant, intransigeant et survolté, irréductible ennemi de la molesse, touchant de naïveté tendre et enfantine, qui arrive à bon port avec un bouquin grand comme la main, écrit au lance-flammes, bourré de vitupérations et de cales sèches, qui le définit, l'enveloppe et le déculotte tout entier.

Lassé de lui-même et de son effervescence de geyser, Sternberg, accumulant notes, coups de coeur et parti-pris, aura mis

2.

35 ans pour composer cette majestueuse parodie de Larousse (amputée pourtant de moitié par rapport au modèle initial) dans laquelle, redéfinissant 1.700 mots, assemblant 550 citations et passant en revue 550 compères de la démente, de la démesure et du sarcasme, illustrée de 160 vignettes et dont chaque chapitre est annoncé noir sur blanc par le génial Topor, il passe au broyeur automatique du cynisme, de la nostalgie et de l'enthousiasme tout ce qui compose son Panthéon personnel.

Disons-le clairement, ce facteur-cheval d'anecdotes, d'aveux, de citations, d'hommages et de définitions est un véritable broshing littéraire, une promenade de santé culturelle dans les alcôves de l'outrecuidance, de la désespérance et de l'insoumission où Sternberg, à la fois ironiste et pamphlétaire, de "Abattoir" à "Yoga", allant au plus bréf, au plus acide, étrille, décape et décapite avec lucidité termes, vocables et concepts, sans rien proposer d'autre en échange que les restes d'une philosophie de la vie réduite au minimum. La logique à rebrousse-poil, les paradoxes et les fausses évidences crochettent à plaisir et tirent leur révérence au bon goût, à l'élégance, à l'arrivisme, au savoir-faire, au m'as-tu-vu. En obsédé textuel rageur et passionné, Sternberg, sans hésiter à se piller lui-même, travaille la langue au corps, rabotte, décrypte, dynamise et allitère, jongle, joue, prend les expressions à la gorge ou au pied de la lettre (comme

avec le P) pour rendre résidus d'eux-mêmes les mots que nous employons tous les jours. Bien sûr, c'est à la longue indigeste mais à côté de définitions foireuses, faciles ou très plates, il y en a de très drôles, des savoureuses ("centenaire", déluge") et des impertinentes ("candidat", "homme", "inconnu"). Car c'est lorsqu'il déploie sans réserve son agressivité de choc-dont chacun sait qu'elle n'est rien d'autre en vérité qu'une formidable preuve de vitalité- que Sternberg, désabusé, blessé, mais extraordinairement, viscéralement, admirablement sincère, sous ses airs de faux roquet et de raté hyperdoué, s'affirme dans toute sa cinglante gravité comme un pourfendeur sans merci de la nature humaine.

Comme lui-même le fait remarquer, il y a "cri" et "rire" dans "écrire" et la notion d'écrire en vain dans le mot "écrivain". Cette fascination de l'échec, cet écoeurément de la littérature, cette passion du banal, cet amour sans bornes de tout ce qui est marginal, on les retrouve dans la seconde partie où, pastichant les glorieuses pages roses, Sternberg enfile telles des perles les pensées, sentences, maximes et aphorismes énoncés par cette famille des tarés de la raison qui, de Gioran à Michaux, de Cavanna à Scutenaire, d'Ambrose Bierce à Tristan Bernard, ont tous en commun le sens du désenchantement et de la férocité, rejoignant non sans à propos l'observation d'Ionesco lorsqu'il déclare: "Le comique étant l'intuition de l'absurde, il me semble plus désespérant

que le tragique".

La preuve d'un livre que lui seul pouvait vraiment écrire, Sternberg l'assène dans la 3<sup>e</sup> partie où, de Chas Addams à Zouc, à côté d'incontournables célébrités, il exhume de la tombe et du ghetto 500 créateurs, figures maudites et anonymes, honnis et méprisés, rebuts de la postérité, ignorés par tous et partout, génies oubliés, morts jeunes pour la plupart, fous et suicidés, qui forment une ébouriffante cohorte d'hors-la-loi inclassables et anti-conformistes, princes du morbide, du consternant, du macabre, de l'inconvenant, de l'illogisme, de l'improbable et du suspens.

A travers les arts, les siècles et les nations défilent dessinateurs, illustrateurs, bédéistes, affichistes, photo-monteurs, caricaturistes, cinéastes, acteurs, marins, musiciens, peintres et écrivains parcimonieusement adulés par une poignée d'inconditionnels. Reflet de ses allergies et de son érudition, mais aussi de son talent de critique, malgré des outrances et quelques injustices (Ferré, J.C. Carrière), Sternberg, en quelques phrases, avec une remarquable concision d'écriture, révèle pourquoi et comment il les aime, et, émaillant son propos d'anecdotes, décrivant avec la même verve le tracé d'un dessin ou le modulé d'une clarinette, brosse d'admirables portraits et salue au passage Ch. Bourgois, Kesselring, Eric Losfeld ou Jean Paulhan, la note la plus longue étant consacrée à Gérard Klein.

Il s'agit là d'un authentique trésor inhumé car si Bove ou Darien ont réchappé à la tourmente de l'oubli qui se souvient aujourd'hui de Roger Blondel, Frank Borzage, John Byrum, Marcel Caby, Eugène Chavette, John Collier (auteur de "Un rien de muscade"), Robert Day, Hanz Heinz Ewers, Virgil Finlay, Raymond Guérin, John Macpartland, Jean Mäckert, Eugène Mouton ("L'invalidé à la tête de bois"), Alfred Noyes, Edouard Osmont (pseudonyme: Blaise Petitveau), Jean Rhys, Alphone Séché, Georg Trakl, Thomas Wolfe?

En fait, <sup>artifice</sup> malgré son look de "loser" accompli, malgré l'arrogance et le désenchantement, Sternberg, captivé par la dégringolade sociale et le futur sans avenir, est un faux démissionnaire. Artificier de ses fantasmes (de coeur ou de littérature), un cartésien demeure à ses yeux un lecteur de Guy des Cars. S'il cultive à ravir l'art de perdre tout ce qu'il a pu conquérir, Sternberg ne s'est jamais brouillé avec lui-même. Résumé en trois mots par son expression favorite (couler à pic), Sternberg est un violent désespérément pacifiste qui n'a jamais mis d'eau de mer dans son whisky mais qui a livré le plus vrai de lui-même dans "Mémoires provisoires" (son plus beau bide) où il raconte comment, riche enfant juif anversoise, il a vu basculer sa vie en une journée. C'est la même émotion que l'on retrouve dans l'avant-propos magnifique où il dédie à son père mort en déportation "ce dictionnaire de l'angoisse, de la révolte, du mépris et de la panique

de la vie (car), je ne sais pas à qui je pourrais le dédier sinon à lui".

Fruit de ses chimères déçues, de ses amours, de ses emballements, de ses refus, ce livre bilan, hanté par la mort et le temps, comme le souligne les très nombreuses références à l'enfance, trace en pointillé, comme autant de petits cailloux blancs, l'itinéraire âcre d'un écrivain qui n'a cessé, contre mots et marées, de coucher sur le papier sa hargne, sa colère et ses doutes comme le gage intrinsèque d'une fidélité à soi-même. Fourmillant, attachant, corrosif, drôle, énervant, ce dictionnaire, s'il est un parfait portrait de lui-même, est aussi l'occasion rêvée de revoir l'idée que l'on a de Jacques Sternberg.

PATRICK ROEGERS

Jacques Sternberg/Dictionnaire des idées revues/Illustré  
par Roland Topor/éd. Denoël/176 F.

---